

Philippe
Djian
Love
Song

roman

Extrait de la publication

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- SOTOS, *roman*, 1993 (Folio, n° 2708).
ASSASSINS, *roman*, 1994 (Folio, n° 2845).
CRIMINELS, *roman*, 1996 (Folio, n° 3135).
SAINTE-BOB, *roman*, 1998 (Folio, n° 3324).
VERS CHEZ LES BLANCS, *roman*, 2000 (Folio, n° 3574).
ÇA, C'EST UN BAISER, *roman*, 2002 (Folio, n° 4027).
FRICTIONS, *roman*, 2003 (Folio n° 4178).
IMPURETÉS, *roman*, 2005 (Folio n° 4400).
MISE EN BOUCHE, *récit*, 2008 (Folio n° 4758).
IMPARDONNABLES, *roman*, 2009 (Folio n° 5075).
INCIDENCES, *roman*, 2010 (Folio n° 5303).
VENGEANCES, *roman*, 2011.
“OH...”, *roman*, 2012.

Aux Éditions Futuropolis

- MISE EN BOUCHE, avec Jean-Philippe Peyraud, 2008.
LUI, avec Jean-Philippe Peyraud, 2010.

Aux Éditions Bernard Barrault

- 50 CONTRE 1, *histoires*, 1981.
BLEU COMME L'ENFER, *roman*, 1983.
ZONE ÉROGÈNE, *roman*, 1984.
37°2 LE MATIN, *roman*, 1985.
MAUDIT MANÈGE, *roman*, 1986.
ÉCHINE, *roman*, 1988.
CROCODILES, *histoires*, 1989.
LENT DEHORS, *roman*, 1991 (Folio n° 2437).

Suite des œuvres de Philippe Djian en fin de volume

LOVE SONG

PHILIPPE DJIAN

LOVE SONG

roman

nrf

GALLIMARD

J'avais écrit une chanson durant la nuit. Et cette chanson disait : *Mais comment oses-tu...* Entre autres. Ce genre-là. L'automne était chaud, lancinant et humide. L'aube silencieuse, à peine fraîche. Hésitant de bon matin devant une tasse de café noir, brûlant, sous un ciel vide, je me demandais si je n'étais pas trop sombre, quelquefois.

La réponse était mitigée. La question récurrente. Elle planait dans les mortifères couloirs de ma maison de disques. Autour de moi.

Walter, qui était mon ami avant d'être mon agent, m'engageait à prendre la mesure du problème. « Pourquoi ne fais-tu pas un effort, soupirait-il à l'envi. Pourquoi t'obstiner dans cette veine. » Il me donnait régulièrement des nouvelles de nos ventes et les chiffres n'étaient pas bons. Ils baissaient régulièrement. « Il a fallu que cette maudite crise arrive, Walter. Qu'elle nous balaie et nous emporte », répétais-je en faisant de grands gestes, en tournant les talons sans attendre.

Sans doute. Mais la Crise n'était pas l'unique responsable de la baisse de mes ventes — et succomber à la Crise n'aurait rien eu de déshonorant.

« Arrête de te lamenter », me disait-il.

Je l'entends arriver — Norton Commando 961 SE. Je le suis un instant des yeux tandis qu'il remonte l'allée d'un pas brusque, puis je m'installe au piano.

« Ne fais pas cette tête, Walter. Sers-toi un verre, si tu veux. Enfin bref, j'ai écrit une chanson, cette nuit. J'aimerais te la faire écouter. Je ne sais pas encore comment je vais l'appeler. Tu me diras.

— Je vois. D'accord. En tout cas, n'hésite pas à te montrer un peu plus gai, si tu sens que c'est possible. Mais ne te force pas.

— Ça va, Walter. Ne me dis pas ce que je dois faire. »
Je lui chante ma nouvelle chanson. Pour conclure, il opine longuement, profondément, retroussant le nez pour m'indiquer qu'il est épaté. « Mais le texte est d'une dureté abominable, s'empresse-t-il d'ajouter. Sinon j'adore.

— Très bien. Écoute. On frappe à ma porte. Il est deux heures du matin. Je lui ouvre. Elle me tombe dans les bras. Alors qu'elle ne m'a pas adressé la parole depuis des mois. Je sais que je ne suis pas gai, Walter. Mais sommes-nous censés rire du matin au soir, aujourd'hui. Dans ce contexte. Dans le chaos ambiant. La détresse, le fourvoisement, l'horreur économique.

— Ce vieux Milton. Ce vieux Milton Friedman.

— Oui, peu importe. Il y a toujours un dangereux

cinglé dans l'histoire. Quoi qu'il en soit, essaie de te mettre à ma place. Que veux-tu qui m'inspire. Elle était perdue, pour moi.

— Daniel. On ne pourra pas faire un album entier avec des trucs qui donnent envie de se foutre en l'air. Je te le garantis. »

Je baisse la tête. J'avais été très amoureux de cette femme, et je ne savais pas très bien si je l'étais encore — sinon que le feu pouvait repartir à tout instant, de n'importe où. La tenir dans mes bras tandis qu'elle gémissait doucement contre ma poitrine — ses larmes traversant ma chemise, ses ongles plantés dans mes bras — m'avait arraché une sourde grimace quelques heures plus tôt, au beau milieu de la nuit.

« Walter, il y a des exemples, dis-je. Les gens aiment ça, avoir le blues. »

Voyant que je le regarde fixement, il exécute un geste vague. Walter était persuadé que mes talents pouvaient nous conduire en lieu sûr, jusqu'à une retraite paisible et confortable, si je tenais bon encore quelques années et sortais trois ou quatre albums de plus — pas trop noirs, pas trop nostalgiques. Lorsque Rachel m'avait quitté, il avait proposé de me la ramener de force.

« Ils nous ont à l'œil, Daniel, soupire-t-il. Tu le sais. Ils vont nous serrer la ceinture.

— Qu'ils aillent au diable. »

Je sors sur la terrasse. Une femme en robe légère somnole dans une chaise longue.

Il me rejoint. « Ce n'est pas aussi simple, déclare-t-il. Malheureusement.

— Comment ça. Que feraient-ils sans moi. Qui écrit ces trucs soi-disant neurasthéniques sans quoi tous ces types éjecteraient. »

Il me sert un verre. Je suis rentré d'Australie depuis une semaine mais je ressens encore le décalage. De légers étourdissements me prennent. Je décide de m'asseoir. Je sais que Walter a raison. Et ils savent que je le sais. « J'ai dit que je voulais des cordes. Dès le début. Je me fous éperdument de ce qu'ils racontent. Je veux des cordes, Walter. Il me les faut. Ça ne se négocie pas, je ne suis pas un marchand de tapis. »

Nous savons comment l'affaire va se terminer. Nous savons qui va devoir en rabattre. Nous pourrions de nouveau vérifier quel genre d'estime ils ont pour nous. Et y aller de nos faibles lamentations.

Walter me regarde fixement. Je finis par tourner la tête. Il pousse alors une sorte de gémissement. Je venais de commettre une lourde erreur, selon lui, en hébergeant Rachel. En ne la mettant pas dehors à la seconde où elle avait séché ses larmes. « Ça ne changera donc jamais..., fait-il sur un ton las. Tu vas te laisser avoir à chaque fois, n'est-ce pas. »

Je n'ai certes rien de très ferme à lui opposer. Il m'a juste semblé que l'affaire était sérieuse, voilà tout, Rachel m'a paru réellement effondrée. Et j'étais encore sous le coup de la surprise, de l'émotion. Je lui ai laissé

la chambre. J'ai dormi au fond du jardin, dans mon studio. Assez mal.

« Elle va chercher à s'installer ici, Daniel. Le piège est grand ouvert. »

Je me penche vers lui pour lui demander qui est la femme endormie dans un transat, sur ma terrasse. Un bandeau dans les cheveux.

« Tu as écouté ce que j'ai dit, me répond-il. Sors-toi de ce pétrin en vitesse. Pense que tu dois enregistrer ton album.

— Mais tu oublies une chose, Walter. Tu oublies qu'elle est encore chez elle.

— Pas après huit mois. Je m'excuse. Elle n'est plus chez elle. Pas après huit mois. Pas après les avoir passés dans les bras d'un autre. »

J'accuse le coup. Mais pour en revenir à cette chanson que j'avais écrite dans la nuit et que Walter jugeait trop cafardeuse ou je ne sais quoi, je ne faisais pas mystère de son origine, je ne prétendais pas l'avoir écrite dans le vide. C'était bien à Rachel que je m'adressais. C'était bien elle que j'aurais jetée au fond d'un puits noir pour m'en débarrasser.

Mais je n'avais pas cette force. Walter en était parfaitement conscient. Comment aurais-je pu mettre Rachel dehors. Dans son état. Désemparee. En pleine nuit.

« En tout cas, ce sera elle ou toi, me prévient-il. Je te l'ai toujours dit. L'un de vous deux finira par avoir la peau de l'autre. Souris. Tu verras. »

Il s'apprête à rentrer chez lui, mais je le retiens par le

bras et lui indique la femme endormie. « Vas-tu me dire qui c'est, à la fin. »

Il hésite. « C'est rien. C'est une amie.

— Une amie. Et qu'est-ce qu'elle fait là.

— Écoute, elle se sentait pas bien. Est-ce qu'elle te gêne.

— Ton amie ne se sentait pas bien et tu l'amènes chez moi. Et tu me demandes si ça me gêne. » Je secoue la tête.

Rachel descend un peu plus tard. J'entends sa canne sur le carrelage. Elle me rejoint dehors. Je l'examine un instant à la lumière du jour, je remarque ses yeux rougis, son teint hâve, ses lèvres pincées. Elle s'assied.

« Je préfère te voir comme ça, lui dis-je. Déterminée. Résolue. Pugnace. »

Elle lève les yeux sur moi. « Daniel. Arrête. S'il te plaît.

— Rachel, qu'est-ce que tu me chantes. Pas toi. »

Du coin de l'œil, j'observe la femme dans son transat. Elle dort. J'ai tiré un parasol sur elle quand le soleil s'est montré. « C'est une amie de Walter, dis-je. C'est une droguée. Walter s'en occupe. »

Rachel fronce les sourcils.

« Elle va rester là, demande-t-elle.

— Walter s'en occupe. »

Elle fait la moue.

« Tu devrais t'assurer qu'elle va bien, dit-elle. Je la trouve très pâle. Tu n'as pas besoin de ce genre de publicité. »

Je vais m'assurer que l'inconnue respire encore. Elle n'est pas froide. Je fais signe à Rachel que tout va bien. En fait, l'une et l'autre m'ont l'air aussi mal en point que possible. Je prends le pouls de l'inconnue. Je ne sais pas très bien comment faire, je crois que je n'ai jamais pris le pouls de qui que ce soit. Cependant, c'est une bonne excuse pour la toucher. Elle semble avoir une soixantaine d'années. Peut-être davantage. Sa peau est molle mais elle a conservé une apparence de jeune femme.

« Tu fais quoi », m'interroge Rachel. Je me caresse le menton et reviens vers elle. Je sors mes lunettes de soleil. « C'est une journée étrange, déclaré-je en m'asseyant près d'elle. Tout d'abord toi, qui débarques au milieu de la nuit, et maintenant cette femme. Beaucoup d'animation, tout à coup. Presque trop, pour moi.

— C'est pour me mettre à l'aise que tu dis ça.

— Non, pas du tout. »

Ses yeux s'embuent de nouveau. Je ne me souvenais pas qu'elle eût autant pleuré sur notre séparation. Je pose une main sur la sienne. J'insiste : « Pas du tout du tout. »

Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis l'hiver dernier. J'étais très heureux de la revoir et en même temps j'éprouvais une sourde appréhension — ce qui était toujours le cas avec les femmes que j'avais connues.

« Dis-moi ce que tu penses, Daniel, se reprend-elle.

— À quel sujet. »

Elle me fixe et reste muette durant un instant.

« Donne-moi ta réponse », finit-elle par lâcher d'une voix blanche.

Le soleil me frappe en pleine figure. Une seconde, je me sens pris de vertige, je suis au bord de l'évanouissement. Ma chanson la plus célèbre relate un cas de combustion spontanée.

« Rachel, tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites », déglutis-je, la gorge soudain sèche, nouée — le refrain dit : *Viendra ton tour / comme est venue ma peine / J'attends ce jour / comme le désert attend la pluie / ce qui balaie amplement les stupidités qu'on entend sur la nécessité de limiter le poids de la vie en période de crise, de ne pas appuyer où ça fait mal, d'être un peu optimiste, de veiller à la bonne humeur du citoyen et à la tranquillité du peuple.*

Un léger voile de transpiration m'a couvert le front. Moi qui ne transpire jamais, moi qui termine mes concerts avec la même chemise, à peine auréolée sous les bras. Je venais de prendre conscience que j'avais prononcé là des mots terribles, qu'ils m'engageaient, que je pouvais m'en mordre les doigts, j'empruntais une voie qui m'attirait vers le centre d'un vortex qui montait en régime et produisait au loin un vacarme infernal, un nuage de vapeur opaque.

J'insiste, pourtant. « Prends le temps qu'il te faudra. Rachel. Ne t'inquiète pas pour ça. Il ne te méritait pas. Jamais. Et il n'était pas si bon que ça. J'en ai connu de

meilleurs. De bien meilleurs. Avec lesquels c'était un privilège de jouer.

— Tu ne peux pas dire ça. Ne sois pas injuste.

— Il m'a accompagné en tournée. Je sais de quoi je parle. Il jouait bien mais il n'avait pas d'âme. »

Elle me considère avec étonnement durant une seconde puis hausse les épaules.

Elle soulève ses jambes en mauvais état et les étend au soleil — elle n'hésitait jamais à les exposer, du moins en ma présence, à exhiber leurs profondes cicatrices, leurs os mal ressoudés qu'il avait parfois fallu recasser, leur laideur — puis elle ferme les yeux.

J'envoie ma dernière composition à la maison de disques et quelques heures plus tard, je les ai tous au téléphone. Ils se bousculent pour me féliciter — je ne leur en demande pas davantage, pas d'analyse trop poussée. Georges lui-même a décroché son téléphone, et Georges n'est pas du genre à distribuer ses compliments à la légère. « Tu fais honneur à toute la maison, me dit-il. Ton dernier morceau est bouleversant. Bravo, mon vieux. En dehors de Leonard Cohen, je ne vois pas qui peut te faire de l'ombre.

— Leonard Cohen c'est Leonard Cohen, rétorquai-je. Il ne fait pas de l'ombre. Il illumine. »

Tout en lui parlant, je regardais le soir tomber, la brume descendre des hauteurs, chevaucher la cime des arbres au feuillage étincelant, j'étais sur la terrasse, un verre à la main, le téléphone dans l'autre, le front moite, et je me laissais complimenter sans vergogne,

cajoler pour une méchanceté que j'avais écrite en pensant à Rachel. Cette situation me gênait un peu mais ça restait une belle chanson. Chacun en convenait. J'étais soulagé. Je respirais. Je m'aperçus néanmoins que cette sensation de soulagement était nouvelle. Je n'avais jamais éprouvé le besoin jusque-là d'être rassuré sur mon travail. Non, c'était la première fois.

Rachel me surprit en pleine réflexion.

« Il paraît que tu as écrit une nouvelle chanson, Daniel. »

Je demeurai paralysé une seconde. Puis j'acquiesçai.

« C'est mon métier, Rachel, d'écrire des chansons.

— Eh bien, je serais heureuse de l'écouter. Et ça parle de quoi.

— Ça ne parle de rien. C'est une chanson.

— Ne te fiche pas de moi, Daniel. Je sais qu'elle s'adresse à moi.

— C'est une chanson, Rachel. Arrête. Ne prends pas tout pour toi. Ne cherche pas à toujours tout compliquer.

— Ne te fiche pas de moi. En tout cas, j'aimerais l'écouter. »

Je la fixai un instant puis je me levai et m'installai au piano.

J'ai honte de jouer aussi mal. Je ne progresse pas, je ne parviens pas à me discipliner, à prendre un minimum de leçons, je ne me décide pas, si bien que je suis d'un niveau juste passable.

Je m'exécutai, quoi qu'il en soit. Le soir tombait. L'air

était humide et lourd. Rachel était là depuis à peine trois jours, elle occupait ma chambre et, apparemment, elle n'était pas remise de sa rupture avec son musicien, elle semblait flotter, se coiffait d'un élastique, marchait pieds nus, il fallait insister pour qu'elle mange, pour qu'elle se lève. Walter s'était contenté du service minimum. « Viens donc lui tenir compagnie, lui avais-je suggéré. Viens donc t'occuper un peu de ta sœur. Tu n'es pas obligé de lui parler. » Sur ce dernier point, il m'avait entendu.

À la fin du morceau, j'attendis quelques secondes avant de me tourner vers elle. Quand je donnais un concert, j'appréciais par-dessus tout ces instants suspendus à la fin des morceaux, juste avant les applaudissements, ce pur éclat de silence, ce pur frisson glacé que je goûtais les paupières closes. Je n'étais pas certain d'avoir donné une interprétation particulièrement réussie de *Comment oses-tu ?* mais lorsque je pivotai sur mon siège, elle s'essuyait les yeux.

Je tendis la main vers elle, mais elle me repoussa brutalement de sa canne.

« En tout cas, je sais ce qu'il me reste à faire, fit-elle d'un ton lugubre. Je vais partir. Puisque c'est ça. Puisque c'est comme ça que tu le prends. »

J'avais dormi sur le canapé de mon studio et je m'étais mis à travailler dès l'aube. J'étais fatigué. Je ne savais pas s'il allait rester quelque chose de tous les efforts de la journée et je ne souhaitais pas me sentir encore plus abattu que je ne l'étais pour cause de tension avec

Rachel. « Je ne le prends pas du tout comme tu penses, Rachel. Ce n'est qu'une chanson. Ce n'est pas un message que je t'adresse. Combien de fois devrai-je te le répéter. Il y a de quoi devenir fou. C'est carrément grotesque.

— Comment. Qu'est-ce que tu dis. Génial. De mieux en mieux. »

Je voyais qu'elle commençait à s'agiter devant moi alors que j'avais l'esprit occupé par un problème technique — un transfert de piste capricieux qui m'avait accaparé durant tout l'après-midi.

« Quoi encore », demandai-je.

Ses yeux se sont écarquillés.

Je retrouvai aussitôt mes esprits. J'allumai une cigarette. « Bon, reprenons. Très bien. Le fait est que je suis resté sans nouvelles de toi depuis des mois. Je crois que c'est ça qui m'a inspiré. J'ai trouvé ça vraiment culotté. Que tu débarques au milieu de la nuit pour venir pleurer sur mon épaule. Après m'avoir plaqué sans un mot. — Tu étais devenu trop collant, je te l'ai dit. Nous n'allons pas revenir là-dessus. »

Elle est en peignoir de bain. Une légère odeur de vase tiédie s'est répandue dans l'air moite. Elle n'a vraiment pas besoin de faire ce qu'elle fait mais elle prend pourtant ses jambes à pleines mains et les installe devant elle, sur un pouf, de façon que je ne perde rien du spectacle de leurs meurtrissures. J'y jette un bref coup d'œil — l'estomac toujours noué, incapable de m'y habituer. Quelques centaines de mètres plus bas, le lac

commence à flamboyer. Un bateau à aube accoste. Des adolescents se sont jetés à l'eau et s'amuse-
nt. Je vais me servir un verre.

La troisième nuit qu'elle passe dans notre ancienne chambre, après huit mois d'absence, de vie commune avec son amant — sans avoir tenté d'y mettre la moindre forme pour m'épargner —, donne lieu à une vive discussion à travers la porte de la chambre. Il ne me semble pas que j'aie à me justifier pour les diverses choses qu'elle découvre dans le tiroir de ma table de nuit. « Où étais-tu fourrée depuis tout ce temps, glapiss-
je du couloir. Est-ce que tu te moques de moi. Vivais-tu encore dans cette maison. Y avait-il encore des règles. Un type a couché avec toi chaque jour que Dieu a fait depuis Noël dernier et c'est de mes errements qu'on parle, *des miens*... Tu es sérieuse. Ha ha. Ha ha ha. »

Lorsqu'elle se décide enfin à m'ouvrir, je m'empare au passage d'une corbeille et fonce vers la table de nuit pour y récupérer mes effets personnels. Sous son regard attentif et méprisant. « Tu connais celui-là, fais-
je en lui indiquant un gel rose, prétendument à la fraise. Je te le conseille. »

Elle me considère d'un œil torve.

Mais je résiste. Je ne la laisse pas intervertir les rôles. Lequel avait quitté l'autre. Lequel des deux avait plaqué l'autre sans un mot d'explication.

« Je m'emmerdais avec toi. La voilà ton explication,

me dit-elle. Je t'ai quitté parce que j'en avais assez. Les tournées, ça va bien une fois. »

Je lève les yeux sur elle, je la fixe : « Et c'était mieux avec lui.

— C'était bien mieux avec lui. Aucune comparaison. » Je médite sa réponse. Puis je fais aussitôt demi-tour et me dirige vers mon studio d'enregistrement où j'ai pour le moment élu domicile, ne sachant trop comment les choses vont tourner avec elle. J'entre et je ferme la porte. J'hésite à prendre une drogue quelconque, n'importe quoi.

Walter semble à présent marcher la tête rentrée dans les épaules — du moins quand il la croise. Ils ne se parlent pas, se regardent à peine. Je me tiens prêt à intervenir pour les séparer, le cas échéant, mais ils conservent leur calme.

« Ça va, me demande-t-il. Ça va, elle te laisse travailler, j'espère.

— Je n'en sais rien. C'est difficile à dire. J'aimerais mieux être seul, bien sûr. J'ai encore deux ou trois morceaux à terminer et j'ai besoin de me concentrer. Je regrette qu'il ne l'ait pas gardée un peu plus longtemps. Nous n'étions plus à quelques mois près, non.

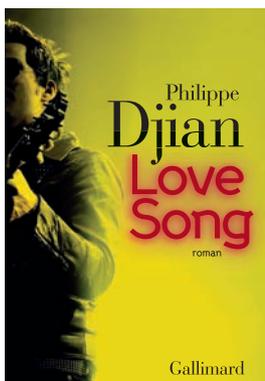
— Comme si tu ne la connaissais pas, soupire-t-il. Prie pour que je me trompe, Daniel. Mais je t'aurai prévenu.

— Je ne vais pas me battre avec elle. Je vais faire comme si tout ça était arrivé à d'autres personnes. Comme si nous n'étions pas concernés.

Œuvres de Philippe Djian (suite)

Chez d'autres éditeurs

- LORSQUE LOU, 1992. *Illustrations de Miles Hyman* (Futuropolis/Gallimard).
BRAM VAN VELDE, *Éditions Flohic*, 1993.
ENTRE NOUS SOIT DIT : CONVERSATIONS AVEC JEAN-
LOUIS EZINE, *Presses Pocket*, 1996.
PHILIPPE DJIAN REVISITÉ, *Éditions Flohic*, 2000.
ARDOISE, *Julliard*, 2002.
DOGGY BAG, *Éditions 10-18*, 2007.
LUI, *Éditions de l'Arche*, 2008.
LA FIN DU MONDE, avec Horst Haack, *Éditions Alternatives*, 2010.



Love Song

Philippe Djian

Cette édition électronique du livre

Love Song de Philippe Djian

a été réalisée le 09/09/2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070122158 – Numéro d'édition : 160563).

Code Sodis : N31745 – EAN : 9782072308611.

Numéro d'édition : 223238.